



Lapurdum

Euskal ikerketen aldizkaria | Revue d'études basques |
Revista de estudios vascos | Basque studies review

Numéro spécial 5 | 2020
Le basque pour les francophones

VI. Héros oubliés

Beatriz Fernández Fernández

Traducteur : Nahia Zubeldia



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lapurdum/3900>

DOI : 10.4000/lapurdum.3900

ISSN : 1965-0655

Éditeur

IKER

Édition imprimée

Date de publication : 14 décembre 2020

Pagination : 75-91

ISBN : 978-2-9553413-8-4

ISSN : 1273-3830

Référence électronique

Beatriz Fernández Fernández, «VI. Héros oubliés», *Lapurdum* [Linean], Numéro spécial 5 | 2020, Sarean emana----an 01 juillet 2022, kontsultatu 26 août 2023. URL: <http://journals.openedition.org/lapurdum/3900> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/lapurdum.3900>



Creative Commons - Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International - CC BY-NC-ND 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

VI. Héros oubliés

Des héros oubliés... se font une place dans l'histoire. Un autre lieu. Un même lieu transfiguré. À Bilbao et ailleurs. *i*, *ts*, *k* et encore *ki*. Dédoublement du clitique. Retour à Bilbao, toujours en train. Annexe.

6.1. Des héros oubliés...

Nous avons évoqué au chapitre précédent de grands personnages comme Sherlock Holmes et le Dr. Watson, les sujets et les objets. Dans ce chapitre et le suivant, nous allons rencontrer des personnages plus modestes. Il s'agit des objets indirects et du cas datif, qui a acquis une importance particulière dans la grammaire basque à partir des années quatre-vingt-dix, de même que dans les études de grammaire théorique, qui ont connu un essor important ces deux dernières décennies.

Cela ne veut pas dire qu'il n'existait avant cela aucune étude sur ce cas, notamment en dehors de la grammaire basque —des travaux mémorables sur le sujet nous viennent immédiatement à l'esprit—, mais disons que, dans la grammaire basque comme ailleurs, ce cas suscitait bien moins d'intérêt que les cas assignés aux sujets et aux objets. Le datif a donc été un héros oublié, qui méritait qu'on le sauve d'un injuste oubli. Un cas plus discret encore que le cas des objets, un cas sans lequel même l'auteur de ce livre ne serait peut-être arrivée ni à la grammaire basque, ni à cet ouvrage. Et même sans être un cas digne d'un roman ou d'un film, il a quand même une petite histoire —pas si petite— à raconter.

6.2. ... se font une place dans l'histoire

À propos des objets indirects, nous avons fait référence à certains éléments syntaxiques qui, sans être relégués à la périphérie la plus absolue comme les obliques, ne sont pour autant pas aussi indispensables que les sujets et les objets, marqués, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, par un cas ou par l'autre, en fonction du type de langue que nous décrivons (ergative ou accusative). Ces objets indirects sont marqués par ce cas discret, le datif, partagé par les langues ergatives et accusatives et que nous avons présenté brièvement plus haut.

Comme nous le verrons au chapitre VII, les objets indirects ne sont pas les seuls éléments marqués du datif, mais ils sont, dans une certaine mesure, les plus paradigmatiques, c'est pourquoi nous nous concentrerons fondamentalement sur eux.

À les observer, nous avons la sensation qu'ils sont entrés dans la grande histoire grâce à leur fragilité et leur petitesse extrêmes. Ils ne portent pas de noms mémorables comme

Sherlock, mais des noms bien plus courants, comme Antonio. De même, leur nom de famille ressemblerait plus à Fernández qu'à Holmes. De plus, leur origine est assez floue. Ils peuvent arriver de lieux inconnus du grand public mais bien connus de mes proches, comme San Martín de Quevedo (Cantabrie), mais ils peuvent également être orphelins et se séparer de leur fratrie pour arriver à l'âge flou de l'adolescence au quartier d'Iralabarri au début du siècle dernier. Ils peuvent aussi provenir d'autres terres, comme Mazuelo de Muño (Burgos), coiffés de deux couettes bien tirées, d'un petit manteau à boutons et d'un nom, Heliodora, quelque peu grossier et inapproprié pour une fillette, tenus par la main par leur père veuf, qui s'appellerait, mettons, Pedrosa. Chacun de ces cas de figure pourrait constituer le point de départ de l'histoire d'un objet indirect, en un lieu dépourvu de la beauté intacte d'Obaba et des résonances littéraires de Macondo. Nous parlons d'une certaine ville dans une époque incertaine. Nous parlons, par exemple, de Bilbao.

6.3. Un autre lieu

Parlons d'abord de ce lieu d'accueil des objets indirects et de leur clitique qui, comme le lecteur sait désormais, doit être un verbe auxiliaire. Cela va constituer le fil conducteur de mon exposition dans ce chapitre. Au chapitre précédent, je faisais référence à ces verbes auxiliaires qui permettent que les nombreux morphèmes de l'inflexion, comme les clitiques, le temps, le mode, etc. se configurent autour d'eux. Comme nous l'avons vu, ces auxiliaires sont *être* et *avoir*, en basque comme en français ou dans bien d'autres langues. La particularité du cas réside dans le fait que la grammaire basque, dans certains travaux, mentionne, en plus d'*être* et *avoir*, toute une série de prétendus verbes auxiliaires qui admettent non seulement les clitiques de sujet et d'objet direct, mais aussi celui de l'objet indirect, en partant du principe que pour les formes *tripersonnelles*, c'est-à-dire, celles qui incluent les clitiques du sujet, de l'objet direct et de l'objet indirect (que nous avons abordées plus haut dans les formes synthétiques), l'auxiliaire n'est pas *avoir* mais autre chose. Une chose est sûre, il existe bien des formes verbales tripersonnelles, comme la suivante :

- (93) a. eman **dizut**
 donné jetel'ai
 b. eman **didazu**
 donné tumel'as

C'est pourquoi, pour savoir s'il existe un autre auxiliaire, il faut analyser des formes comme l'exemple (93). Pour ce faire, je vais recourir aux explications un peu hétérodoxes que j'ai déjà employées au chapitre IV. Pour rappel, les formes comme celles de nos premiers exemples sont analytiques, puisqu'elles présentent une forme de participe et un auxiliaire qui inclut l'inflexion. Les deux formes admettent un objet indirect, qui apparaît dans l'inflexion à travers les clitiques *zu* et *da* des exemples (93a) et (93b), qui correspondent respectivement à *te* et *me* en français. Avec ce clitique de l'objet indirect, les formes de (93) deviennent tripersonnelles, à la différence des suivantes, qui n'incluent que les clitiques de sujet et d'objet et sont donc bipersonnelles (transitives) :

- (94) a. eman dut
donné jel'ai
b. eman duzu
donné tul'as

Pour en revenir à la discussion sur l'auxiliaire, la question consiste à déterminer si les formes conjuguées de (93) sont, comme celles de (94), des formes du verbe *avoir* ou des formes d'un autre verbe. Il faut donc décider si le lieu de destination des objets indirects, dans lequel ils cohabitent avec les sujets et les objets, est le même lieu, bien que transfiguré, ou s'il s'agit d'un lieu différent de celui de (94).

Je défends le point de vue —discutable, évidemment— selon lequel il s'agit du même lieu, même s'il est vrai que les choses changent, qu'elles changent nettement, quand un même lieu reçoit de nouveaux personnages —même s'ils arrivent par la voie ferrée, en toute humilité et avec peu de bagages—, tout comme la Bilbao du début du xx^e siècle changea à l'arrivée de si nombreux nouveaux habitants.

Il est évident que dans les phrases, les héros humbles arrivent un par un, provoquant une augmentation d'arguments relativement faible et difficilement comparable à la croissance démographique exceptionnelle de la Bilbao de l'époque. Toutefois, une phrase étant un lieu infiniment plus petit que Bilbao, l'arrivée d'un seul nouvel argument apporte une métamorphose telle qu'il nous est difficile de reconnaître les lieux.

Mais revenons à ce lieu dans lequel les objets indirects cohabitent avec les sujets et les objets directs à travers leurs clitiques et établissons un petit plan du lieu pour déterminer s'il s'agit du même lieu (transfiguré) ou tout simplement d'un autre lieu. Ce plan serait composé des morphèmes suivants :

- (95) a. d-i-zu-t
le-?-te-je
je te l'ai
b. d-u-t
le-avoir-je
je l'ai

Dans ce plan, un seul morphème demande à ce que sa nature soit déterminée : le morphème *i*, puisque les autres morphèmes correspondent aux clitiques d'objet direct (*d*), objet indirect (*zu*) et sujet (*t*). Évidemment, ceux qui considèrent que dans l'exemple (95a) il y a un auxiliaire autre que le verbe *avoir* de (95b) présument que ce morphème *i* est la racine de cet auxiliaire et que cet auxiliaire est *donner*, et ils résolvent ainsi cette inconnue :

- (96) d-i-**zu**-t
le-donner-te-je
je te l'ai (litt. je te le donne)

Ils ont de bonnes raisons de l'interpréter ainsi. En effet, on trouve dans l'histoire du basque des formes comme *dizut* qui signifient *je te le donne*, c'est-à-dire qu'elles sont les for-

mes synthétiques du verbe *eman* ‘donner’ dont la racine est *i (rappelons que l’astérisque marque dans ces cas-là les formes de participe reconstruites qu’on ne trouve pas telles quelles mais seulement sous la forme conjuguée). Ainsi, il ne semble pas insensé de penser que ces formes à la valeur lexicale de *donner* peuvent donner lieu à des formes d’un auxiliaire spécifique permettant de former les tripersonnelles.

Si nous savons que *dizut* correspondait à une époque à *je te le donne*, c’est grâce entre autres au linguiste Mathieu René Lafon, né en Gironde la dernière année du XIX^e siècle, qui apprit le basque plus tard et qui analysa en détails les formes verbales basques attestées dans les textes du XVI^e siècle, dont la forme que nous avons citée. Il présenta tout cela il y a fort longtemps, de façon rigoureuse et exhaustive. À l’époque, il devait être un enfant comme Heiodora, la fillette au manteau boutonné, mais plus loin d’ici que Bilbao.

L’existence d’un auxiliaire *donner* dans les formes comme celles de (95a) et (96) est historiquement plausible, typologiquement probable (car il existe des langues qui utilisent le verbe *donner* pour les formes tripersonnelles) et, plus important encore, presque poétique. Le fait, en outre, que ce soit le verbe *donner* qui accueille les objets indirects, si nécessaires, particulièrement à cette époque, revêt une certaine justice poétique. C’est pourquoi, si c’étaient les autres qui voyaient juste, si c’était vraiment le verbe *donner* qui portait l’inflection dans les exemples cités, pour une fois, cela ne me chagrinerait presque pas de perdre la partie.

6.4. Un même lieu transfiguré

Si nous revenons au plan du lieu et à la lecture que j’en ai, comme je l’ai déjà avancé plus haut, je vois un même lieu transfiguré là où d’autres voient simplement un autre lieu. Ainsi, nous voyons —sans voir— le même auxiliaire *avoir* dans les formes tripersonnelles, là où d’autres linguistes ont vu et continuent de voir *donner* (non pas le *donner* lexical, mais l’auxiliaire). Ainsi, notre analyse de (95a) serait la suivante et divergerait de l’analyse de (96) :

- (97) d-i-zu-t
le-(avoir)-?-te-ai
je te l’ai

Il est étrange de voir ce qui ne se voit pas —dans ce cas, de voir une hypothétique racine *u* propre à *avoir* dans une forme tripersonnelle, que nous plaçons, du fait de son invisibilité, entre parenthèses— et de ne pas voir dans *i* ce que d’autres semblent y voir (la racine du verbe *donner*). En effet, dans les formes bipersonnelles transitives, cette racine *u* d’*avoir* est clairement visible, comme en témoigne la forme (95b) réécrite ci-dessous :

- (98) d-u-t
le-avoir-ai
je l’ai

Il faut donc au moins faire un exercice d’abstraction (sans aller jusqu’à une action de foi) pour voir la racine d’*avoir* là où elle ne semble pas apparaître morphologiquement.

Il nous faudra par ailleurs une hypothèse alternative à celle de la racine de *donner*-auxiliaire pour expliquer la nature de *i*.

Les lieux changent beaucoup, cela ne fait aucun doute. Bilbao changea à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Cependant, les changements les plus dramatiques n'arrivèrent pas avec les déshérités que Bilbao accueillit à cette époque, mais des années plus tard, quand ni eux ni les autochtones ne purent éviter la tragédie inhumaine qui les attendait au détour d'une rue.

Les troupes franquistes entrèrent à Bilbao le 19 juin 1937. Rien ne fut plus jamais comme avant, ni à Bilbao ni ailleurs. D'après Ascensión Badiola, en 1933, la population de la Biscaye s'élevait à 508 256 habitants, celle du Guipúzcoa à 315 650 et celle de l'Alava à 105 833. Bilbao, elle, comptait 161 987 habitants en 1930. La même auteure cite les chiffres du gouvernement d'Euzkadi de mars 1938 : durant l'exil, sans compter les personnes mortes à la guerre, voici certains des chiffres terrifiants de cette tragédie inhumaine. 200 000 Basques évacués à l'étranger ou vers l'Espagne républicaine ; 29 350 prisonniers en Biscaye ; 9 150 prisonniers en Alava ; 14 500 prisonniers en Guipúzcoa ; 16 000 prisonniers en Navarre ; 6 300 prisonniers à Santoña ; 30 000 prisonniers en camps de concentration et unités disciplinaires ; 305 300 victimes de représailles. Comme le dit si bien l'auteure, « du fait de la chute de l'armée d'Euzkadi, en plein début d'après-guerre, le Pays basque et ses provinces voisines, notamment la Cantabrie et les Asturies, se transformèrent en immenses prisons, avec une population carcérale presque aussi grande que l'ensemble du Guipúzcoa. Sans compter qu'en quatre mois à peine, 3 000 peines de mort furent prononcées. »

À Bilbao, il y eut des prisonniers à Larrinaga, à Upo Mendi, à Escolapios, à Carmelo de Begoña, à l'Université de Deusto (oui, dans l'enceinte de l'Université) et dans le chalet d'Orue (aménagé en prison pour femmes).

Antonio Fernández, l'adolescent orphelin qui arriva au début du siècle au quartier d'Iralabarri depuis San Martín de Quevedo, était désormais plus qu'un homme. Il travaillait comme pétrisseur à *Harino Panadera*, dans le quartier même d'Iralabarri. Sa myopie l'empêcha de rejoindre le front. Il fut arrêté à la chute de Bilbao en 1937, quand, comme on raconte à la maison, *les nationalistes entrèrent*. Il fut détenu à la prison de Larrinaga, à Carmelo, à Upo Mendi et même plus tard à Puerto de Santa María, à Cádiz, et dans une autre prison de Pontevedra dont sa fille n'arrive pas à se rappeler le nom. En revanche, elle n'a pas oublié que, toute petite, elle se rendit avec sa mère, Heliadora Pedrosa (devenue femme) et son frère, sur le quai de la Benedicta, à Galindo, Sestao, où était ancré Upo Mendi, un bateau à vapeur construit dans les chantiers navals d'Euskalduna par la compagnie maritime Sota y Aznar, lancés en 1911. Ce bateau à vapeur d'une construction navale exemplaire, avec éclairage électrique dans les cabines, chauffage à vapeur, douches et salles de bain fournies en eau chaude et froide, devint quelques années plus tard une prison flottante qui accueillit bien du monde, dont Antonio Fernández. La fillette, sa fille, se rappelle avoir rendu visite à son père une seule fois pendant sa détention, celle de Galindo, et elle se rappelle qu'ils saluaient les prisonniers depuis les docks, qui les saluaient à leur tour depuis le pont du bateau.

Les choses changent, assurément, elles peuvent changer énormément. Par exemple, un bateau à vapeur peut devenir une prison. Les lieux peuvent également se transfigurer au point de devenir méconnaissables, comme à Bilbao, et par la même occasion, les objets indirects peuvent être boulangers à Iralabarri et devenir prisonniers d'un improbable bateau-prison.

6.5. Pas seulement à Bilbao

De même qu'il est difficile pour les linguistes de déterminer quel est le verbe auxiliaire qui supporte l'inflection dans les formes tripersonnelles, il peut sembler impossible de comprendre cette cérémonie macabre qui mit méthodiquement et implacablement un terme aux illusions et à la vie de tant de personnes. Toutefois, il faut recueillir les données, parfois si difficiles à obtenir, les observer et les analyser avec la rigueur et le respect qu'elles méritent, dans le but, en ce qui concerne la langue, de comprendre notre nature la plus intrinsèque, et en ce qui concerne la guerre, de retrouver la mémoire des oubliés et de lui rendre sa dignité.

Bilbao ne fut pas une exception. Ce qui arriva ici est arrivé dans beaucoup d'autres lieux, eux aussi transfigurés par la guerre. Il est parfois nécessaire de regarder un peu plus loin pour comprendre ce qui se passe tout près de nous. Ainsi, la forme dialectale qui correspond à *dizut* 'je te l'ai' de (95a) et (96), dans la partie la plus occidentale du pays, c'est-à-dire celle qui comprend Bilbao, est la forme *deutsut* :

- (99) de-**u**-ts-zu-t
le-avoir-?-te-ai
je te l'ai

Et cette forme *deutsut*, contrairement à la forme *dizut* du basque standard et des dialectes centraux, affiche bien la racine *u* du verbe *avoir*. Ainsi, bien que cette racine ne se matérialise pas morphologiquement dans la forme *dizut*, elle le fait, de toute évidence, dans son équivalent occidental.

Il se trouve que l'un des rares poèmes d'amour écrits par Estepan Urkiaga *Lauaxeta*, intitulé *Itauna* 'La question', du recueil *Bide Barriak* 'Nouveaux chemins' (1931), comprend des formes similaires à (93) :

- (100) Maitatzen bazaitut, itaundu **dautsozu**
si je t'aime, tu lui as demandé
leyuan klisk-dagin ilargi-izpijari
au rayon de la lune qui cligne à la fenêtre

La forme *itaundu dautsozu* 'tu lui as demandé' est également tripersonnelle et inclut la racine *u* du verbe *avoir*, ce qui nous permet de confirmer notre hypothèse selon laquelle les formes tripersonnelles renferment bien un verbe *avoir*, comme leurs équivalentes bipersonnelles transitives telles que *dut* 'je l'ai' de (94a) et (95b). Il est vrai que, dans le dialecte occidental, qui correspond plus ou moins à ce qui a été désigné comme *biscayen*, on ne dit pas *dut* ou *duzu* comme en basque batua ou unifié, mais :

- (101) a. d-o-t
le-avoir-ai je l'ai
b. d-o-zu
le-avoir-as
tu l'as

Mais ce *o* n'est autre que le résultat de la monophthonguisation de *daut* et *dauzu* en *dot* et *dozu*, c'est-à-dire, pour que nous nous comprenions bien, le résultat du fait que les deux voyelles *au* se transforment en une seule voyelle *o*. Ces deux formes montrent donc, même de manière dissimulée, la racine *avoir* dont nous parlons depuis le début de ce chapitre et à laquelle nous faisons référence au chapitre IV.

Pour revenir aux formes tripersonnelles occidentales, évoquons à nouveau la forme conjuguée de l'auxiliaire que nous avons notée plus haut dans le poème de Lauaxeta:

(102) da-**u**-ts-o-zu
le-avoir-?-lui-as
tu lui as

Nous ne préciserons pas pourquoi la forme s'écrit *dautsozu* et pas *deutsozu*. Ce n'est pas une erreur. Il y a simplement une variation. Cette forme tripersonnelle renferme un autre mystère (un morphème *ts*) que nous ne dévoilerons pas ici, comme la nature de *i* dans la forme *dizut*, sur laquelle nous reviendrons bientôt. De fait, nous avons déjà visité un lieu similaire plus haut, si ce n'est le même, bien que le lecteur ne s'en soit probablement pas rendu compte, non pas par manque de perspicacité, mais à cause de ma façon de le guider à travers ses pièces et de la grande variation morphologique attestée dans les formes tripersonnelles en basque et dans ses variantes. Ceux qui distinguent des auxiliaires différents pour les formes tripersonnelles percevront ici aussi un nouvel auxiliaire **edutsi* dont, pour notre part, nous nions l'existence. Cet auxiliaire **edutsi* hypothétique ressemble beaucoup au verbe *eutsi* 'tenir, soutenir', attesté dans la langue, notamment dans les dialectes occidentaux et auquel on a également attribué quelque peu ingénument des qualités d'auxiliaire.

Quant à la présence de la racine de l'auxiliaire transitif *avoir*, ces formes dialectales occidentales sont similaires à d'autres formes attestées dans les dialectes nord-orientaux (dans la zone en contact avec le français). Le lecteur aura compris, au passage, que quand nous parlons du Pays Basque nord, nous faisons référence à la zone qui est du côté francophone de la frontière. En basque, on appelle cette zone *iparralde* (litt. zone nord). En revanche, quand nous parlons du sud et des dialectes sud-occidentaux, nous faisons référence à l'autre côté de la frontière, la zone hispanophone. En effet, quand ils pensent au nord et au sud, les bascophones et les francophones ne voient pas la même chose.

Ainsi, si les formes tripersonnelles occidentales et orientales présentent la racine *u* du verbe *avoir*, nous présumons que toutes les formes tripersonnelles, y compris celles du basque standard et des dialectes centraux comme *dizut*, la possèdent également.

Les objets indirects entrent donc dans un même lieu connu mais transfiguré au point d'être méconnaissable. D'autres lieux ne se sont même pas transfigurés, ils ont simplement disparu et ont entraîné vers la mort de nombreux témoins de cette barbarie.

Après le bombardement de Gernika le 26 avril 1937, Lauaxeta fut arrêté par les franquistes alors qu'il montrait la ville dévastée au journaliste George Bernard du journal *La Petite Gironde*. C'était Juan Ajuriagerra qui lui avait ordonné d'accompagner le journaliste, pour lui permettre d'avoir un témoignage graphique. Après cette arrestation, le Gouvernement basque tenta de négocier un échange contre un autre prisonnier nommé Vélez. En vain. Il fut fusillé face au mur du cimetière Santa Isabel Vitoria-Gasteiz, le matin du 25 juin 1937, à la

même période que l'arrestation d'Antonio Fernández. Avant cela, toujours en 1931, il laissa un poème inoubliable, *Mendigoxaliarena*, littéralement 'Celle du montagnard' —le titre fait référence à l'organisation nationaliste basque, *Mendigoxaliak* 'Les montagnards' dont Lauaxeta faisait partie—. Il y répète comme un mantra :

- (103) Dana emon biar yako
il faut tout lui donner
maite dan askatasunari
à la liberté aimée

Lauaxeta mourut à 32 ans. Missak Manouchian avait à peine six ans de plus quand il mourut le 21 février 1944. Il avait déjà échappé dans son enfance au génocide arménien et pensait avoir trouvé en France une terre de refuge. Son visage fut placardé en France aux côtés de celui de vingt-deux autres membres des Francs-Tireurs et Partisans - Main-d'Œuvre Immigrée (FTP-MOI), sur la fameuse Affiche rouge, créée par le régime de Vichy et l'occupant allemand dans le cadre de leur condamnation à mort.

Il est primordial de récupérer la mémoire, de faire la lumière sur les faits et de rendre la dignité à ceux qui avons et ceux qui ont tant perdu.

6.6. *i*, *ts*, *k* et encore *ki*

J'espère avoir convaincu le lecteur qu'un auxiliaire, ce lieu d'accueil des objets indirects, est le même que celui où vivaient et où vivent encore les sujets et les objets, ce qui les place, pour le meilleur et pour le pire, sur un pied d'égalité.

Malgré tout, l'inconnue ne se dégagera pas tant que nous n'aurons pas trouvé une bonne hypothèse sur *i* (ou sur *ts*), et même s'il y a indéniablement des sujets que nous n'avons toujours pas été capables d'élucider, certains traits de *i* ne laissent aucun doute sur sa nature. Ajoutons maintenant certaines clés nécessaires à sa compréhension.

Le fait que *i* apparaisse dans des formes tripersonnelles et précède le clitique datif, qui correspond à l'objet indirect, n'est absolument pas une exception, mais bien une règle. Ainsi, ce morphème apparaît systématiquement et inévitablement dans toutes les formes verbales qui présentent des clitiques datifs, que ces formes soient tripersonnelles, comme celles que nous venons d'analyser, ou qu'elles ne le soient pas, comme celles que nous allons voir à présent.

Revenons au poème *Mendigoxaliarena* 'Celle du montagnard' de Lauaxeta. Si la strophe était réécrite en basque standard, cela donnerait :

- (104) Dena eman behar zaio
Il faut tout lui donner
maite den askatasunari
à la liberté aimée

En plus des questions d'orthographe et de phonologie (*biar* vs. *behar* 'falloir'), de variation phonologique et/ou morphologique (*dena* vs. *dana* 'tout') ou de la forme que prend

le verbe *eman* dans les dialectes occidentaux, c'est-à-dire *emon*, on note une différence apparemment majeure à l'observation de l'inflexion verbale, un labyrinthe dont nous aurons apparemment du mal à sortir (ce qui est normal, du reste, puisque l'univers s'articule au sein même de l'inflexion verbale) : la forme occidentale, originale du poème, est *yako*, qui s'écrit aujourd'hui *jako*, et celle du basque standard est *zaio*, qui correspond, *grosso modo*, aux variétés centrales et orientales du basque.

Si nous pouvons dire cela en toute simplicité aujourd'hui, c'est, comme nous le verrons au chapitre VIII, grâce à un basque unifié dûment codifié et répandu et aujourd'hui d'âge moyen, c'est-à-dire ultérieur à l'époque dont nous parlons. Ce projet arriva à bon port malgré la résistance de beaucoup, grâce à la clairvoyance, à la fermeté et à l'intégrité de certains et à la fidélité et à l'enthousiasme de beaucoup d'autres. Nous y reviendrons dans ce chapitre.

L'un des grands auteurs de cette époque ne pétrissait pas du pain, comme Antonio Fernández, qui par ailleurs était hispanophone et monolingue, et n'écrivait pas des poèmes, comme Lauaxeta, mais comme lui, il connut la prison et fut même condamné à mort, bien qu'il connut finalement un meilleur destin que le poète. La linguistique basque (et même la linguistique romane) et le basque standard lui doivent, sans l'ombre d'un doute, la place qu'ils occupent aujourd'hui dans notre vie quotidienne, dans notre réflexion scientifique et dans notre journal sentimental particulier.

Il combattit au front. Il fut milicien volontaire. Il fit partie des bataillons d'*Euzko Gudarostea*, armée fondée en 1936. Il fut *gudari*. Il fut emprisonné à Santoña et condamné à mort, mais sa peine fut remplacée plus tard par 30 ans de réclusion. Il demeura également à El Dueso, à Larrinaga comme Antonio Fernández, mais aussi à Burgos, où le *Manual de Gramática Española* de Ramón Menéndez Pidal tombe entre ses mains.

Il passa cinq ans, quatre mois et cinq jours en prison, auxquels il faut ajouter deux années supplémentaires de prison, trois ans après sa libération. Durant cette seconde période, il fut détenu dans les prisons d'Alcalá, Ocaña, Yeserías et Talavera. Il avait 33 ans quand il fut libéré pour la deuxième fois.

Il s'appelait Koldo Mitxelena Elissalt, connu également sous le nom de Luis Michelena.

Bizarrement, Mitxelena, qui nous a laissé des pages inoubliables sur tant de sujets, ne remarqua pas ce morphème *i* ou du moins ne lui accorda-t-il pas d'attention, contrairement à d'autres linguistes comme René Lafon, mentionné plus haut, à qui nous devons entre autres un article anthologique sur le sujet, ou comme Robert Lawrence Trask (Larry Trask), qui fit preuve d'une exquise intuition sur sa nature théorique.

Mais revenons à *i*. Dans la forme *zaio* du basque standard, le morphème *i* réapparaît, précédant le clitique datif *o*, qui correspond à l'objet indirect. Cette fois, il serait difficile d'affirmer que *i* correspond à un présumé auxiliaire tripersonnel *donner*, avant tout parce que cette forme est bipersonnelle (intransitive). Ouvrons une petite parenthèse. Jusqu'à présent, quand nous avons parlé dans ce chapitre de formes bipersonnelles, nous faisons référence aux transitives, mais nous devons tenir compte du fait qu'il y a également des formes bipersonnelles intransitives, comme la forme *zaio* de (104) et son homologue *jako* de (103). On y trouve le morphème de sujet *z* et le morphème d'objet indirect *o*, c'est-à-dire, un clitique absolutif et un clitique datif, et non un morphème de sujet et un morphème d'objet (clitiques

ergatif et absolutif, respectivement), comme dans les formes transitives *dut* 'je l'ai' ou *duzu* 'tu l'as'.

Même ceux qui plaident pour un *donner*-auxiliaire pour les formes tripersonnelles affirment que l'auxiliaire dans *zaio* (104) et *jako* (103) est *être*, comme dans toute forme intransitive, qu'elle inclue ou pas un clitique datif. Ce morphème *i* ne semble donc pas être la racine d'un *donner*-auxiliaire, ou du moins, pas dans la forme *zaio* dont nous parlons, ce qui oblige les défenseurs de l'auxiliaire *donner* à formuler autour de *i* deux hypothèses au lieu d'une : une pour les formes tripersonnelles comme *dio* et une autre pour les bipersonnelles comme *zaio*. Nous préférons faire preuve de parcimonie et sortir le rasoir d'Ockham : *i* est la même chose dans les deux cas, une sorte d'avertissement pour navigateurs, un phare morphologique qui nous indique la côte et nous alerte de la présence imminente d'un clitique datif.

C'est effectivement l'intuition sous-jacente dans les nombreuses désignations attribuées au morphème. Larry Trask lui donna un nom conforme aux temps de guerre dont nous parlons (même s'il n'a absolument rien à voir avec ces temps-là) : *dative flag*, que nous pourrions traduire en français par *drapeau datif*, et qui se traduit en basque par *datibo ikurra*. Ce n'est pas un nom très pertinent, mais il est considérablement étendu, du moins dans la linguistique basque (comme pour beaucoup de noms peu pertinents, de manière générale). Il a également été appelé *affixe pré-datif* en français ou plus récemment *dative pre-suffix* en anglais, désignations qui ressemblent à des jeux de jonglage linguistique. Toutes ces appellations n'arrivent pas vraiment à viser juste, mais ont au moins le mérite d'indiquer un morphème qui a quelque chose à voir avec les clitiques datifs, et si nous ne partageons pas le choix de ces noms, nous adhérons à l'idée sous-jacente qu'ils évoquent.

Nous pardonnons à Trask ce nom qui a malheureusement longtemps caché une intuition que nous devons paradoxalement au même auteur et qui nous place enfin en bonne position pour une meilleure compréhension théorique du morphème : *i* est probablement une préposition et c'est sans doute ainsi qu'il aurait fallu l'appeler, sans appellations obscures ou extravagantes qui nous ont empêchés de voir sa nature et ont dévié notre analyse. Comme le dit si bien Trask, les langues ne manquent pas de prépositions incluses dans l'inflexion verbale, comme nous l'avons vu dans les constructions applicatives de notre français-bantou personnalisé du chapitre IV. En tant que préposition, elle ne serait plus une exception mais un représentant supplémentaire d'une des options typologiques réellement attestées que renferme le langage humain. Trask invoque deux raisons de la considérer comme une préposition : premièrement, elle précède le clitique, et deuxièmement, en sa présence, le clitique présente un cas datif.

Cette préposition présente une morphologie variée qui va de *i* à *ts* (dans la forme occidentale analysée *deutsozu* 'tuleluias'), en passant par *ki*, dont nous avons parlé dans les formes synthétiques intransitives (*natorkizu* 'jeteviens') et transitives (*daramakiozu* 'tuleluiemmes') au chapitre IV et auquel nous avons dédié un passage. Elle peut même prendre la forme de *k*, comme en témoigne la forme occidentale *jako*.

Il reste encore beaucoup de questions en suspens, mais nous voilà enfin sur le bon chemin.

6.7. Dédoubllement du clitique

Dans ce voyage à travers la mémoire que nous avons entrepris, nous sommes partis de l'inflexion verbale et de l'analyse des formes tripersonnelles et de l'auxiliaire qui les porte (ce lieu transfiguré). Il est donc temps d'observer les objets indirects —boulangers, miliciens et poètes—, cette fois en dehors de l'inflexion verbale, et d'étudier le cas qui marque ces objets, le datif. Or justement, ces objets indirects qui apparaissent systématiquement comme clitiques dans l'inflexion verbale basque peuvent se *dédoubler* par des syntagmes qui portent la marque de ce datif dont la marque morphologique en basque est *i*.

- (105) a. Zuri eman dizut
 à toi donné jetel'ai
 b. Niri eman didazu
 à moi donné tumel'as

Ces exemples ne sont rien de plus qu'une version complétée des exemples de (93) du début du chapitre, qui ne présentaient que la forme conjuguée du verbe, sans le syntagme *dédoublé zuri* 'à toi' ou *niri* 'à moi'. Ce syntagme dédoublé peut être omis, comme nous l'avons vu dans (93), ce qui ne devrait pas surprendre le lecteur, puisque cela s'applique également au français : on peut dire *je te l'ai donné* (avec le clitique datif *te* uniquement) ou *je te l'ai donné à toi* (avec le clitique datif *te* et le syntagme dédoublé *à toi*).

- (106) a. Zuri eman dizut
 à toi donné jetel'ai
 b. Niri eman didazu
 a moi donné tumel'as

Et dans cette histoire d'omis et d'oubliés, nous pensons entre autres aux boulangers, miliciens et poètes, même si nous n'avons pas retrouvé leurs noms, cachés des années durant et qui le sont encore aujourd'hui, dans les listes interminables des réprimés ou dans les documents fragmentés auxquels il est si difficile d'accéder. D'autres n'ont pas foulé le sol du front, ni celui de la prison, ou ne l'ont fait que pour apporter à manger aux détenus. Ils n'ont pas non plus écrit de strophes inoubliables, comme Aragon, mais se sont beaucoup souvenu. Et beaucoup d'entre eux, en réalité, étaient *elles*.

Il y eut des miliciennes. Il y eut des prisonnières, dans le chalet d'Orue à Bilbao, dans la prison Saturraran de Mutriku (Motrico) et dans bien d'autres lieux. Mais beaucoup d'entre elles restèrent à l'arrière-plan.

Heliadora Pedrosa avait deux enfants en bas âge quand Antonio Fernández fut arrêté. Elle se mit alors à travailler comme intérimaire dans les bureaux d'Ocharan y Aburto, alors situés sur la Gran Vía 10, c'est du moins ce dont se souvient sa fille. Luis Ocharan Mazas était un riche homme d'affaires qui épousa Maria Aburto, sœur de l'épouse de l'industriel biscayen Ramón de la Sota (de la compagnie navale Sota y Aznar mentionnée plus haut, qui fabriqua dans ses chantiers navals d'Euskalduna l'Upo Mendi, auquel j'ai également fait référence). La façon dont l'histoire se tisse est parfois bien étrange.

Heliodora travaillait dès l'aube et jusqu'au soir, pour pouvoir élever ses enfants dignement. Pendant la détention d'Antonio, elle et ses filles déménagèrent chez Filomena Saiz, la tante Filo, cousine germaine d'Antonio, qui était arrivée quelques années auparavant avec lui à Iralabarri depuis San Martín de Quevedo.

Heliodora travaillait en dehors de la maison, comme beaucoup d'autres femmes dont le mari était au front, et la tante Filo gardait des enfants. Leur travail n'avait pas l'épique de celui des miliciens ; c'était une tâche indispensable mais, toute quotidienne qu'elle fut, elle était souvent considérée comme négligeable. Elles furent elles aussi emprisonnées. Non pas dans l'Upo Mendi, mais dans l'oubli, tout aussi absolu et cruel.

Là encore, les Basques n'ont pas le monopole de la souffrance de la guerre, les Français sont nombreux qui peuvent en témoigner. Ainsi Louis Aragon écrivit-il, lui aussi pour lutter contre l'oubli, des *Stophes pour se souvenir*. Elles rendent hommage à des immigrés résistants fusillés pendant l'Occupation, en 1944. Aragon y reprend les termes écrits par l'un des fusillés, Missak Manouchian, poète arménien, dans sa dernière lettre dédiée à son épouse Mélinée.

Dans sa lettre, Manouchian, se savant condamné, enjoignait à sa femme de trouver un mari, pour avoir un enfant et être heureuse. Aragon reprend ainsi ses paroles :

(107) Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant

On trouve dans cette phrase le clitique datif *te* (*dis*). Si Manouchian, et donc Aragon, avaient dédoublé le clitique, nous aurions :

(108) a. Et je te dis *à toi* de vivre et d'avoir un enfant

Nous avons marqué en italique le syntagme qui dédouble le clitique : *à toi*. En basque, il aurait écrit :

(109) a. Bizitzeko eta haur bat izateko esaten dizut *zuri*

Ici, *zuri* 'à toi' dédouble le clitique *zu* du verbe *dizut*. Ce syntagme dédoublé de marque *i* aurait également pu être placé en début de phrase, pour en faire le thème principal de la phrase.

Les femmes, elles, se trouvaient rarement en début de phrase. Elles survivaient à l'arrière-plan, elles survivaient à grand-peine, elles survivaient pour de grandes raisons. Heliodora Fernández en avait au moins deux. Mélinée, elle, n'exécuta pas la dernière volonté de son défunt mari et mourut sans avoir d'enfants. Quoi qu'il en fût, avec ou sans enfants, personne, ni les prisonniers ni les miliciens, ni les boulangers ni les poètes, ne sut dédoubler les clitiques comme ces femmes.

6.8. Retour à Bilbao, toujours en train

Certains déshérités arrivèrent à Bilbao en train au début du xx^e siècle. Ils ne cherchaient sans doute pas grand-chose d'autre qu'un sol pour vivre et Bilbao le leur offrit. La guerre arracha à ces gens et à ceux qui les accueillirent le pain, le nom et même la vie.

Malgré tout, certains de ces déshérités, dans toute leur insignifiance, parvinrent à survivre. Ils revinrent à Bilbao, à nouveau en train ; Antonio Fernández fut de ceux-là. C'était le 7 juillet 1941. Cette date, comme bien d'autres, ne figure nulle part ailleurs que dans la mémoire de sa fille, qui venait d'avoir six ans, trois jours auparavant. Quand on lui demande pourquoi elle se rappelle précisément cette date, alors qu'elle en a oublié tant d'autres, elle n'a pas de réponse. Parmi ses souvenirs fragmentés, elle en a au moins deux bien vivants en mémoire : celui des quais de la Benedicta, où elle agitant sa toute petite main, le regard tourné vers le pont de l'Upo Mendi, et celui du 7 juillet, à la gare du nord de Bilbao, qu'on appelle aujourd'hui *Estación de Abando*, où elle attendait l'arrivée du train.

Le quai était plein à craquer, d'autant plus impressionnant depuis la hauteur d'une fillette de six ans. Elle regardait vers le haut, où elle percevait le ciel ferroviaire de la gare. Elle attendait, bien sagement, malgré une inquiétude mal dissimulée. Elle savait sans savoir que quelque chose d'important allait arriver. Elle n'avait de son père qu'un souvenir très lointain et une composition personnelle faite à partir des bribes qu'elle entendait de sa mère et de ses oncles et tantes.

Le train arriva, bondé, majoritairement si ce n'est exclusivement peuplé d'anciens prisonniers. Ils sortaient la tête par les vitres et agitaient les bras et tous types de mouchoirs à la foule qui attendait, impatiente, sur le quai de la gare, et qui explosa de joie en apercevant l'engin articulé.

Le train entra en gare, s'arrêta et la foule se dispersa sur la gare, impatiente, chacun cherchant ses proches, se cognant à chaque pas et ne prenant pas le temps de s'excuser.

La fillette ne se souvient que d'un moment de ce jour-là, celui où quelqu'un l'agrippa et la souleva, alors que quelqu'un d'autre se saisissait de son frère. Son père l'attrapa, en tendant les bras depuis la vitre du train, la sauvant de la foule, et la serra contre sa poitrine comme jamais il ne l'avait embrassée.

Il faut dire que l'espoir voyage toujours en train, qu'il soit à destination de Bilbao ou d'ailleurs.

Annexe du chapitre VI. Héros oubliés

Toutes les données que j'ai rassemblées dans ce chapitre sur Antonio Fernández Saiz et Heliodora Pedrosa Antón sont des témoignages de leur fille, María del Carmen Fernández Pedrosa. Les informations que je tiens de la chercheuse Ascensión Badiola Ariztimuño sont tirées des pages 36-37 de l'ouvrage *Cárceles y campos de concentración en Bizkaia (1937-1940)*, publié par la maison d'édition Txertoa, à Donostia, en 2011. Je n'ai pas trouvé le nom d'Antonio Fernández parmi ceux des plus de 9 000 victimes du franquisme que recueille l'auteure dans son livre. Il n'apparaît pas dans la liste des prisonniers du bateau Upo Mendi dans l'annexe 11 des pages 265-268. Ces données ont été obtenues aux Archives du Nationalisme Basque de Sabino Arana Fundazioa. Merci à Eduardo Jauregi, coordinateur des archives, pour son aide dans la recherche d'informations sur Antonio Fernández Saiz, recherche qui ne fait que commencer.

Les références à certaines caractéristiques de l'Upo Mendi sont extraites de la page web de la revue *Vida Maritima*: [<http://vidamaritima.com/2007/10/upo-mendi/>] dans laquelle nous avons recueilli les informations du numéro 361 (Année XI) du 10 janvier 1912, page 12. On peut y trouver les caractéristiques techniques du navire.

Les données sur la détention d'Estepan Urkiaga, Lauaxeta, ont été obtenues dans le volume dédié à l'auteur publié dans la collection *Bidegileak* du Gouvernement basque. L'enregistrement d'un témoignage direct de l'habitant d'Eibar Julio Sarasua Guisasola sur la détention de Lauaxeta est disponible sur ce lien : [<http://ahotan.egoibarra.com/Pasarteak/5106>].

Le poème *Itauna* 'La question' fut publié dans *Bide barriak* 'Nouveaux chemins' à Verdes, Bilbao, en 1931, avec sa traduction espagnole. Le poème *Mendigoxaliarena* 'Celle du montagnard', fut également publié par la maison d'édition Verdes, à Bilbao, en 1935, dans le livre *Arrats-beran* 'À la tombée de la nuit'.

Les *Stophes pour se souvenir* sont tirées de l'ouvrage *Roman inachevé* écrit en 1956 par Louis Aragon. Ce poème est tiré de la dernière lettre du résistant Missak Manouchian, écrite en 1944 à son épouse, peu avant d'être fusillé. Le poème d'Aragon fut mis en musique et chanté en 1959 par Léo Ferré sous le titre *L'Affiche rouge*. Cette chanson restera censurée jusqu'en 1981.

La lettre de Missak Manouchian à laquelle nous avons fait référence dans ce chapitre fut adressée à Mélinée Manouchian le 21 février 1944, quelques heures avant que son auteur ne soit fusillé. La lettre s'achève ainsi : « *Aujourd'hui, il y a du soleil. C'est en regardant le soleil et la belle nature que j'ai tant aimée que je dirai adieu à la vie et à vous tous, ma bien chère femme et mes bien chers amis. Je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal ou qui ont voulu me faire du mal sauf à celui qui nous a trahis pour racheter sa peau et ceux qui nous ont vendus. Je t'embrasse bien fort ainsi que ta sœur et tous les amis qui me connaissent de loin ou de près, je vous serre tous sur mon cœur. Adieu. Ton ami, ton camarade, ton mari* ». La lettre peut être consultée dans son intégralité sur le site Les Mots sont importants : [<http://lmsi.net/Ma-Chere-Melinee>].

Le chanteur Antton Valverde publia en 1978 (Herri Gogoa) un disque intitulé *Lauaxeta*, dans lequel il chante les poèmes *Itauna* 'La question' et *Mendigoxaliarena* 'Celle du montagnard'. Elles peuvent être écoutées sur le portail de la musique basque, *Badok* du journal *Berria* [<http://www.badok.info/euskal-musika/antton-valverde/?diskoa=lauaxeta>]. Plus récemment, le poème *Mendigoxaliarena* a été mis en musique par le chanteur Eñaut Elorrieta (du célèbre groupe Ken7) et publié dans le disque *Ehungarrenean hamaika*, un disque hommage à Lauaxeta, publié par la maison de disques Gaztelupeko Hotsak de Soraluze en 2005 et qui regroupe plusieurs chanteurs basques. Le poème interprété par Elorrieta est également disponible sur le portail Badok : [<http://www.badok.info/euskal-musika/enaut-elorrieta/hungarrenean-hamaika-lauaxeta-2005-askoren-artean-5>]

Les autres contenus de ce chapitre sont le fruit de mon travail, de mes réflexions et de tout ce que m'a enseigné la grammaire basque, la linguistique en particulier et la philologie en général. Toute erreur dans la présentation des données, notamment les informations non-linguistiques, ne sont imputables qu'à moi-même.

LA QUESTION

Estepan Erkiaga, Lauaxeta
(Traduit par nos soins)

Tu as demandé si je t'aimais
au rayon de la lune qui cligne à la fenêtre.
Tu as passé la nuit à tenter de comprendre
le chant du rossignol sur le rosier blanc.

Tu as interrogé le vent tendrement,
mais il joue dans tes cheveux.
Les étoiles en savent-elles davantage ?
Elles t'embrassent doucement.

Tu as interrogé le vaste ciel,
la vague de l'océan, la nature tout entière.
Que n'as-tu pas, ma mie, sur cet amour,
interrogé ton propre cœur !

CELLE DU MONTAGNARD

Estepan Erkiaga, Lauaxeta
(Traduit par nos soins)

À Kepa Basaldua

I

Fraîche montagne, fier drapeau,
je vous veux libre dans le vent.
Dix jeunes hommes élancés
fendent la route de leur bâton !

Sentiers verdoyants,
ils vous foulent en chantant :
« Il faut tout donner
à la liberté chérie »

Le crépuscule est calme
sur les terres d'Euskadi.
Dix jeunes hommes élancés
fendent la route de leur bâton !

II

Comme leur cri
est pénétrant !
En mal de patrie
le peuple est tourmenté.

Vers une aube de liberté
les forêts s'embrasent.
Les forêts s'embrasent et
les mers brillent d'argent.

Ils chantent en chœur
en mal de patrie :
« Il faut tout donner
à la liberté chérie ».

III

Les jeunes grimpent
armés de chants et de drapeaux.
Mais on entend des tirs dans la brume :
les praires se couvrent de sang.

Les palombes fuient effrayées,
le silence s'empare de la montagne,
dix jeunes hommes élancés
gisent sans vie à terre !

Et dans le calme du crépuscule
quelqu'un continue de chanter :
« Il faut tout donner
à la liberté chérie »

n.b. Après avoir rendu le manuscrit de ce livre aux éditeurs d'Erein, j'ai reçu par courrier un dossier de documents sur Antonio Fernández Saiz, élaboré par la Société des Sciences Aranzadi. Ces documents ont été produits dans le cadre de la Convention entre le Secrétariat Général pour la Paix et la Cohabitation du Gouvernement basque et la société susdite, qui avait pour objet les personnes fusillées et disparues pendant la Guerre Civile de 1936 (Accord du Gouvernement basque du 10 décembre 2002). Ces documents prouvent qu'Antonio Fernández Saiz fut bien condamné, en Procédure Sommaire d'Urgence n.º1263/37 instruite sur la place de Bilbao, à la peine de 20 ans de prison, pour un délit d'aide à la rébellion. Cette peine fut commuée en une peine de 2 ans de prison. Les documents prouvent par ailleurs qu'Antonio fut détenu dans la prison provinciale de Bilbao (prison de Larrinaga) en décembre 1937, puis transféré à la prison centrale de Burgos avec 600 autres détenus en juillet 1938. Il passa ensuite en détention aménagée puis obtint la liberté définitive le 27 juin 1943, achevant sa condamnation dans la prison centrale de Santa Isabel

de Saint-Jacques de Compostelle. Aucune preuve n'a encore été trouvée de ses séjours dans les prisons de Carmelo, Upo Mendi et Puerto de Santa María.

Sa fille, María del Carmen Fernández, affirme qu'Antonio retourna à Bilbao le 7 juillet 1941. Ce fut sans doute quand il obtint sa détention aménagée. Sa fille se rappelle qu'après cette date, il continua à se présenter régulièrement à la Commanderie de la Guardia Civil de la Salve à Bilbao.

Ma famille et moi exprimons évidemment notre plus sincère gratitude à la Société des Sciences Aranzadi de nous avoir aidés à réécrire la petite histoire d'Antonio Fernández et de mener ce travail considérable et exemplaire pour que notre pays récupère sa mémoire, redonne vie aux héros oubliés et rende ainsi la confiance dans la justice à ceux qui l'avons perdue.